« L'historien de la famille » transmission intergénérationnelle de la mémoire

Sophie Milquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/933>
DOI : 10.4000/cmc.933
ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020
Pagination : 305-309
ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Sophie Milquet, « « L'historien de la famille » transmission intergénérationnelle de la mémoire », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.933>

Notes de lecture - Recensies

« L'historien de la famille » transmission intergénérationnelle de la mémoire

Sophie Milquet

Alain Birenbaum, *Salka, Simon, Herschel*, Bruxelles, 2019, 156 pages.

La post-mémoire est une notion qui désigne la relation que les générations suivantes entretiennent avec des événements que les individus n'ont pas connus en propre, mais dont la transmission a été assurée par des histoires familiales, des photographies, des silences ou des comportements¹. Si les événements du passé familial infusent d'une manière ou d'une autre en chacun, certains assument à cet égard un rôle plus actif. On peut les qualifier d'« historiens de la famille ». Ceux-ci prennent à leur charge l'établissement d'un récit familial, particulièrement dans ses zones d'ombres, en hommage aux ascendants, décédés ou vivants, mais aussi à destination des frères et sœurs, et bien souvent des enfants ou petits-enfants.

¹ M. Hirsch, *Family Frames : Photography, Narrative, and Postmemory*, Harvard, 1997. Consulter également : M. Hirsch, « Postmémoire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 118, 2014, p. 205-206.

Alain Birenbaum est de ceux-là, et le parcours qu'il retrace dans son livre *Salka, Simon, Herschel* est exemplaire du positionnement de la deuxième génération face à la Shoah. En fait de parcours, il est en réalité double : celui de ses grands-parents et de son oncle paternels, dont il s'agit d'écrire l'histoire, et celui des recherches qu'il mène de 2016 à 2018.

Salka et Simon, les grands-parents, sont tous deux issus de Pologne (de Stanisławów en actuelle Ukraine, et de Cheçiny dans la région de Sainte-Croix). Tant pour des raisons économiques que pour fuir les premiers pogroms, ils gagnent l'Allemagne vers 1920, et se rencontrent à Cologne. Ils y mènent une vie familiale suivant les préceptes religieux. Elle est cuisinière et aide-ménagère, il est cordonnier. Ils ont deux filles et deux garçons. En 1939, Salka met ses trois aînés (dont Joseph, le père de l'auteur) dans un train pour la Belgique. Son mari a déjà été expulsé d'Allemagne, vers le camp de Zbąszyń en Pologne, où il a retrouvé sa propre mère, qui y décède à l'automne 1938. En juillet 1939, Salka et son plus jeune fils suivent et retrouvent Simon au ghetto de Stanisławów, où ils vivront ensemble deux années.

Un chapitre est consacré au parcours de Jenny, une des sœurs de Joseph, dénoncée puis déportée à l'âge de 15 ans à Auschwitz depuis la Belgique. L'auteur évoque également le vécu de son père, d'abord enfant caché à Grand-Bigard avec ses sœurs, puis séparé d'elles et envoyé à l'orphelinat rue des Patriotes à Bruxelles, ainsi que le difficile travail de reconstruction qu'il entame en 1945, alors qu'il retrouve ses sœurs et se découvre désormais orphelin.

Il est devenu courant, dans la littérature sur la Shoah, que les auteurs racontent en marge du récit l'histoire de leur propre recherche (que l'on pense aux *Disparus* de Daniel Mendelsohn ou

au *Retour à Lemberg* de Philippe Sands). L'enquête d'Alain Birenbaum commence à la demande de son père de se rendre à Yad Vashem. Sur place, il retrouve les actes de décès : « Je me retrouve donc face à ces documents qui attestent leur mort. Je suis très ému. C'est comme si une partie de moi s'éveillait. J'ai le sentiment que quelque chose dormait en moi depuis 57 ans et qu'à ce moment très précis, cette fameuse "chose" prend vie. » (p. 9) Il considère ce moment comme le point inaugural de sa quête, qui le mènera aussi aux États-Unis, en Pologne, en Ukraine et en Allemagne. Il s'attarde sur les institutions et les personnes rencontrées, résume les éléments qu'il a engrangés lors de chaque étape. Des chercheurs, des archivistes, des politiques ou des membres d'associations locales l'ont aidé dans sa recherche, et – notamment en Pologne – fait découvrir la vie et l'histoire juives, d'une visite dans une ancienne maison juive à la déconvenue de subir des insultes antisémites lors d'une visite de cimetière.

Alain Birenbaum propose dans ce livre une vraie démarche de sincérité. C'est le cas quand les recherches n'aboutissent pas. Le lieu du décès de ses grands-parents et de son oncle, par exemple, reste indéterminé : s'agit-il du ghetto, ou du camp de Belzec ? Il rend ainsi la recherche – ses espoirs et ses déceptions – très concrète.

D'autres aspects de l'enquête sont également évoqués, comme la recherche ADN et les contacts qui s'ensuivent, la pose de pavés de la mémoire, qu'Alain Birenbaum considère comme « uniques sépultures », ou la réaction et l'aide de proches dans la recherche. Le livre rend en effet bien le fonctionnement de la mémoire familiale face aux événements de la violence extrême, en abordant le silence relatif lorsqu'il s'agit de (re)construire sa vie après-guerre, l'émergence de la parole à la demande des plus jeunes générations, ainsi que l'ample collaboration familiale pour

articuler un récit plus abouti. L’auteur a particulièrement pu compter sur les mémoires de son père Joseph Birenbaum (*Les chaînons manquants*) et les recherches de son frère, mais rend également hommage à la collaboration de sa tante, qu’il questionne à de multiples reprises, à l’aide de sa mère, et de sa fille qui corrige le manuscrit.

Cette description minutieuse est non seulement œuvre d’histoire, mais également travail pédagogique. On ne doute pas en effet que le récit puisse intéresser des personnes engagées dans un semblable travail de mémoire familiale.

L’objectif principal de sa recherche était de retrouver les visages de son grand-père et de son oncle, dont aucune photographie n’avait été conservée et que son père ne gardait pas en mémoire. Ce rapport à l’image mérite d’être souligné. L’ouvrage est en effet abondamment illustré : portraits, documents d’archives, photographies des lieux visités, etc. Mais la grande originalité de l’approche d’Alain Birenbaum se révèle dans les dessins qu’il a lui-même réalisés, et qui font figure de traces « subsidiaires » : devant l’absence irrémédiable des disparus, il ne reste qu’à recréer les silhouettes à partir de documents d’archives. Pour les visages de ses proches, l’auteur a demandé à un spécialiste en portrait robot de reconstituer la photographie du grand-père, à partir des souvenirs de sa fille qui lui trouvait une ressemblance avec un acteur américain, des yeux de son fils, et des photographies d’époque de son entourage. Après avoir localisé en Israël la petite-fille d’amis de ses grands-parents, il en reçoit de sa part une photographie de tous les membres de la famille réunis.

Le livre se termine ainsi par l’accomplissement de la quête de l’auteur. La photographie, dont l’importance est capitale dans la notion de post-mémoire évoquée, est bien plus qu’un document

d'archives retrouvé : elle est, selon les termes de Roland Barthes, « un certificat de présence »². Le livre, sobrement intitulé des prénoms des disparus, retrouve ainsi, par-delà le tragique des destinées, un peu de la vie des protagonistes.

² R. Barthes, *La Chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, 1980, p. 135.